

(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
SIX MOIS 25 Cts
LE NUMERO 1 Ct.
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal

FOLLETON DU "GROGNARD"

C'EST UNE AVARE

I

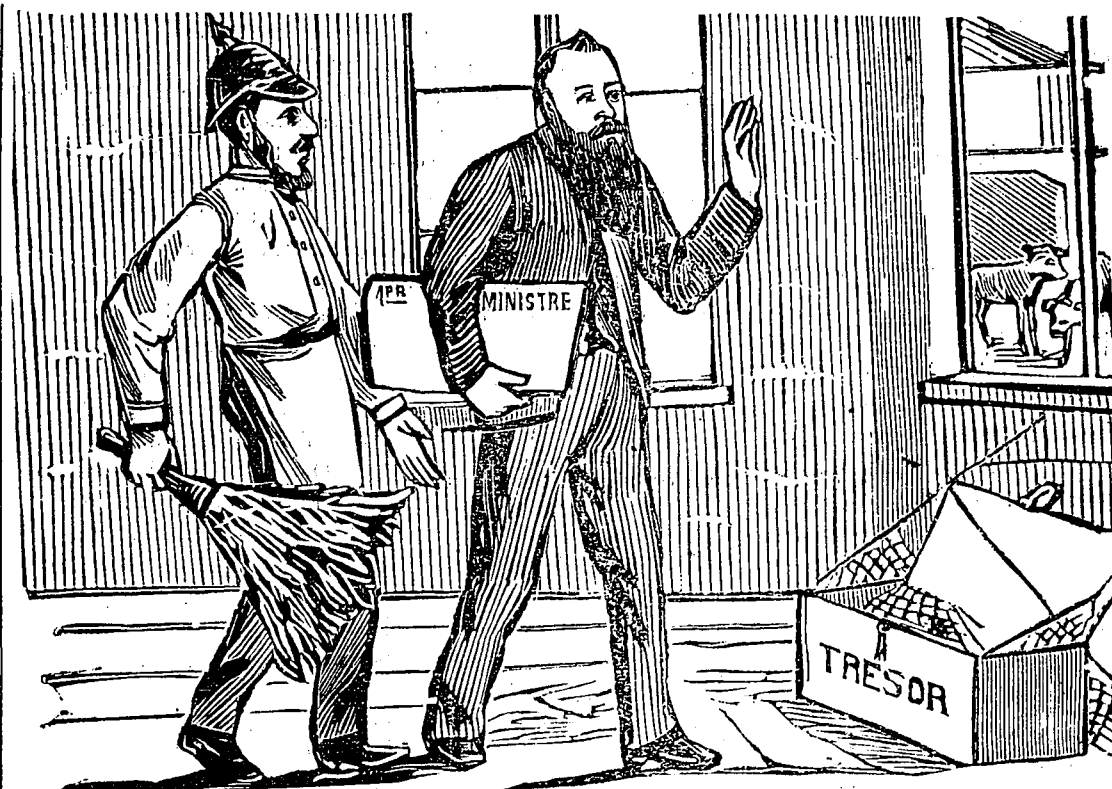
DEUX AMIES.

Le jour de votre mariage est-il enfin fixé, Blandine ?

—Oui, et il n'y a pas longtemps, car c'est avant-hier seulement qu'il a été décidé que la cérémonie aurait lieu le 5 octobre.

—Quoi, si tard ! moi j'eusse préféré me marier dans l'été pour aller ensuite faire un beau voyage de lune de miel ; en attendant que les pluies surviennent, les jours sont courts, on ne saurait aller bien loin.

—Tout cela est un peu vrai, ma chère Félicie, mais je ne voulais quitter mon père qu'en laissant auprès de lui, quelqu'un capable de me remplacer, et j'ai dû attendre qu'Helène ait terminé ses études... J'aurais même désiré passer l'hiver avec elle, car cette pauvre enfant, sortie de sa pension il y a quelques semaines seulement, a besoin d'être mise



A QUEBEC.

WURTELE.—Voyez, M. Taillon, la pièce est bien propre. Sénécal et Chapleau ont tout nettoyé.

TAILLON.—Mais regardez donc le coffre et ces toiles d'araignées.

WURTELE.—N'en faites pas de cas. Vous n'aurez pas occasion de vous en servir.

TAILLON.—Si c'est comme ça, je ne tiens pas à rester ici.

un peu au courant de ses devoirs de maîtresse de maison ; mais M. Brécourt...

—N'a pas voulu entendre parler d'une semblable chose, interrompit vivement Félicie ; il a parfaitement fait : s'il vous écoutait, vous seriez capable de le remettre jusqu'au jugement dernier, trouvant toujours quelque nouveau devoir à remplir, avant de vous décider à quitter la maison paternelle.

Blandine sourit et reprit : M. Brécourt souhaitait que le mariage eût lieu le mois prochain : seulement ma mère est morte dans le mois de septembre, et mon père n'a pas voulu, à cause de cet anniversaire qui lui est si douloureux.

—Vous n'avez pas connu votre mère, n'est-ce pas, Blandine ?

—A peine si j'en ai conservé

une vague souvenance : je l'ai perdue, je n'avais guère que quatre ans, puis qu'elle est morte quelque mois après la naissance de ma sœur... Pauvre mère, poursuivit la jeune fille, répondant plutôt à ses propres pensées qu'elle ne cherchait à continuer l'entretien, combien de fois mon cœur s'est élancé vers elle, a eu soif de sa présence !... combien de fois mes songes m'ont présenté sa chère image ! Cependant mon enfance n'a pas été sevrée de tendresse, mon père est si bon ! il semble que son affection sérieuse et forte ait voulu par moment se faire douce et tendre ainsi que celle d'une femme, afin de nous offrir comme un reflet de l'amour maternelle.

—Je m'étonne toujours, ma chère Blandine, lorsque je vous entends parler de la bonté de M.

Vimont : j'ose à peine vous le dire, mais il a quelque chose de si triste, de si glacé que sa présence me donne froid ; il me semble qu'on peut le respecter et non l'aimer.

—C'est que vous ne le connaissez pas suffisamment, Félicie, voilà tout. Mon père est triste, il est vrai, quoique je ne lui sache, sauf la perte de ma mère qu'il aimait, dit-on, beaucoup, aucun sujet grave de peine ; cette mélancolie persistante est pour moi un sujet d'inquiétude, je crains que cette disposition ne soit l'indice d'un mauvais état de santé ! Comme notre conversation est sérieuse aujourd'hui ! ma petite Félicie, parlons d'une chose, je voudrais d'assombrir votre visage à qui la gaieté va si bien.

Les deux jeunes personnes qui causent ensemble paraissent pres-

que du même âge, vingt ans à vingt-deux ans peut-être ; l'appartement où elles se trouvent et qui est la chambre de Blandine, témoigne l'aisance et le bon goût, tout en révélant chez la maîtresse de ce petit domaine des habitudes de piété et de travail. L'ensemble de Blandine n'offre rien de remarquable ; ce n'est point une beauté, quoiqu'elle plaise généralement ; le trait dominant de sa physionomie et une expression plus sérieuse, plus réfléchie que ne le comporte son âge. Cette gravité précoce, qui a toujours fait de son caractère, est-elle innée ? est-elle la tristesse paternelle, qui, dès le berceau, s'est reflétée sur cette âme ? ou bien encore la vie solitaire qu'elle a toujours menée a-t-elle causé cette disposition ?...

Quoi qu'il en soit, elle est aimable, bonne pour tous, et s'acquitte à merveille de sa charge de maîtresse de maison.

Marianne, une vieille bonne qui a élevé Mme Vimont, la seconde de tout son pouvoir dans les occupations du ménage ; mais les forces de la fidèle domestique ne répondent plus à sa bonne volonté, et on lui a donné comme aide, et bien malgré elle, une toute jeune fille. Blandine a pour son père, pour sa sœur Hélène, ses deux seuls affections avant qu'elle fût fiancée à M. Brécourt, mille attentions délicates qui dénotent un cœur aimant et dévoué.

Son amie, Félicie Ferrier, présente avec elle un parfait contraste : petite, sémillante, mais gracieuse et naturelle dans sa vivacité, Félicie semble personnifier la gaieté de la vie ; sa physionomie, essentiellement mobile, offre à chaque instant une expression nouvelle ; toutefois il est rare qu'on y puisse lire le mécontentement ou la mauvaise humeur. La joie est l'élément de la jeune fille et son rire frais et perlé est si franc, si communicatif, que souvent il décide Blandine, qui finit par s'associer à la joyeuse humeur de sa compagne. Félicie,